



NICOLE  
BORDELEAU



S'aimer,  
malgré tout

ROMAN



Flammarion

NICOLE BORDELEAU

# S'aimer, malgré tout

Que faire lorsqu'on se retrouve au cœur d'une vie qui ne nous ressemble plus ? Tous les jours, c'est la brûlante question que se pose Édith, une jeune femme brillante à qui tout semble réussir, mais qui souffre au plus profond de son âme. Alors qu'elle est sur le point de tout perdre, elle découvre dans les journaux intimes de son père les raisons pour lesquelles la honte se transmet dans sa famille depuis des générations. Décidera-t-elle de suivre le chemin tracé ou de briser le cercle de la dépendance pour remonter vers la lumière ?

Un voyage à travers trois époques, trois générations, des vies d'hommes et de femmes qui oscillent entre raison et folie, mais qui partagent la même quête, celle d'être aimés, malgré tout.

*Nicole Bordeleau, célèbre autrice québécoise, est maître en yoga, professeure de méditation et conférencière. S'aimer, malgré tout est son premier roman et son sixième livre.*

Flammarion

S'aimer, malgré tout

## DU MÊME AUTEUR

*Respire*, NiL Éditions, 2018.

*Transmettre*, Collectif, Édito, 2017.

*Revenir au monde*, Les Éditions de l'Homme, 2017.

*L'art de se réinventer*, Les Éditions de l'Homme, 2015.

*Zénitude et double espresso*, Les Éditions de l'Homme, 2014.

*Vivre, c'est guérir !*, Les Éditions de l'Homme, 2012.

Nicole Bordeleau

# S'aimer, malgré tout

*roman*

Flammarion

Site web de l'autrice : [nicolebordeleau.com](http://nicolebordeleau.com)

© Édito, 2019.

© Flammarion, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-0802-0536-0

*J'aimerais vous montrer,  
quand vous êtes seul ou dans l'obscurité,  
l'étonnante lumière de votre être.*

Hafiz (1325–1389)



## PROLOGUE

Les liens qui nous rattachent au passé ne sont pas invisibles.

Le fil qui traverse notre existence a été tissé par les générations précédentes.

Les peurs et les espoirs de ceux dont nous partageons le sang ou le nom continuent de circuler dans nos veines.

Leurs forces et leurs faiblesses ont forgé notre caractère.

Leurs talents et leurs limites sont gravés dans notre for intérieur.

Leurs secrets, leurs mensonges, leurs vérités sommeillent quelque part en nous. Nous sommes les dépositaires de leurs promesses murmurées, de leurs efforts silencieux, de leurs rêves échoués ou réalisés.

*S'aimer, malgré tout*

Leurs succès, leurs échecs et leurs triomphes sont aussi un peu les nôtres.

Avec le temps, nous verrons bien que leurs visages auront forgé nos rides.

Alors, combien de temps faut-il pour devenir soi ? Une vie entière pourrait être nécessaire.

Nous pourrions passer des années à pourchasser des buts qui ne sont pas les nôtres.

Une éternité à croire que nous n'y parviendrons jamais.

Avant d'y parvenir, nous devons voyager sur une longue distance.

Accepter d'être ballottés par de grands vents. Traverser des eaux troubles et des nuits sombres.

Marcher à travers de vastes déserts et affronter des tempêtes.

En chemin, peu importe ce qui survient, il faut apprendre à s'aimer, malgré tout !

Première partie

LE FEU SOUS LES CENDRES

*Vous ne pouvez pas attendre que la  
vie ait un sens, vous devez lui en  
donner un.*

Romain Gary



Certaines personnes peuvent vous raconter en détail le moment précis où leur existence a basculé. Il y a celles qui vous diront que ça s'est fait à la suite d'un deuil, d'un divorce, d'une séparation. D'autres, que tout a chaviré après une faillite ou un licenciement. D'autres, que tout s'est effondré avec le diagnostic d'une maladie ou après un grave accident. Mais, elle, non. Il lui était impossible de déterminer à quelle époque tout cela s'était passé. La seule chose dont elle était maintenant certaine, c'était qu'un compte à rebours s'était enclenché...

Couchée dans son lit, dans cette chambre plongée dans le noir, elle cherchait son souffle. Quelle heure pouvait-il être ? Avait-elle dormi ? Combien de temps ? Elle se redressa pour allonger le bras vers la table de chevet. À tâtons, elle chercha son Smartphone, le saisit, l'alluma. Deux heures vingt-cinq. Elle soupira de désespoir. Sa tête lourde comme une masse endolorie retomba sur l'oreiller. Les craquements du toit indiquaient que le mercure devait avoisiner les trente degrés au-dessous de zéro. Le grésil, à grands coups de

rafales, martelait la fenêtre. Elle se répéta plusieurs fois, sur un ton de supplication : *Il faut dormir... Je dois dormir maintenant...* Il fallait bien qu'elle se raccroche à quelque chose.

Une heure plus tard, vers trois heures et demie, le vacarme s'étouffa de lui-même. En cette nuit du 30 janvier 2012, le sommeil ne viendrait pas. Il y avait longtemps qu'Édith Lebeau Davis ne dormait plus. Chaque nuit, c'était le même scénario. Pour elle, c'était devenu normal. Quoi qu'elle fasse ou ne fasse pas, elle avait perdu le sommeil. Car cette vie n'était pas la sienne. C'était là son unique certitude.

Comment en était-elle arrivée à ce point ? Elle essayait de comprendre. Avait-elle été trop perfectionniste ? Trop indisciplinée ? Trop permissive envers elle-même ? Quand cela s'était-il passé ? À quel moment les choses avaient-elles dérapé ? Elle tentait de reculer loin dans ses souvenirs, en vain. Cette éternelle quête du *pourquoi* et du *comment* l'angoissait.

*J'ai l'impression qu'une force s'oppose à ma volonté. Qu'une main fantôme a pris le contrôle de mon destin. Qu'une sorte d'énergie, qui agit à ma place, régit mes actes.* Dans sa tête, le passé, le présent et l'avenir s'embrouillaient continuellement. Quand cela avait-il commencé ? Elle l'ignorait. Cela s'était fait progressivement, au fil des mois, des années.

\* \* \*

Ce matin-là, comme tous les jours, quand elle entendit Piaf chanter *La Vie en rose* elle sut qu'il était six heures quinze. Elle le savait en raison de l'alarme pro-

grammée sur son téléphone portable. Et elle savait aussi qu'elle ne devait pas bouger. Du moins, pas maintenant. Pas avant que passent les premières douleurs du matin. Sinon, c'était foutu. Elle aurait des crampes si violentes qu'elle en serait pliée en deux toute la matinée. Dans quelques minutes, tout au plus, la souffrance commencerait à tisser ses fils dans son ventre. Elle connaissait par cœur ce qui arriverait ensuite. Au début, une sensation vive surgirait de son flanc droit. Elle y brûlerait quelques minutes avant de se mettre à ramper vers le bas de l'abdomen. Après avoir lacéré quelques organes au passage, elle creuserait les chairs. Et elle finirait par s'endormir au creux de son ventre, y resterait tranquille jusqu'au lendemain matin.

Une fois de plus ses prédictions se révélèrent exactes. Une sensation aiguë jaillit de son foie. Au même instant, une sorte de feu de broussailles ravagea ses chairs. Jusqu'alors, tout se passait comme prévu. Il ne manquait plus que les petits coups incisifs indiquant que la douleur avait fait son nid pour la journée. Elle agrippa les draps pour ne pas bouger. Le souffle court, comme un animal traqué par un prédateur, elle attendait le coup final. À cette étape, le moindre mouvement aurait empiré les choses. Cela, elle l'avait découvert à ses dépens, un matin, lorsqu'elle avait crispé ses muscles dans l'espoir de freiner la souffrance. Grave erreur !

Privée de la liberté de se mouvoir, la douleur avait transpercé son corps, et Édith avait hurlé. Depuis, elle avait appris à patienter. À la vue de ses côtes saillantes et de son ventre ballonné, elle comprit que ce ne serait plus très long. Elle fixait son ventre...

Quand il me prend dans ses bras  
Il me parle tout bas  
Je vois la vie en rose...

Elle ferma les yeux. Généralement, la fin de la chanson coïncidait avec la fin de son supplice. Mais si elle faisait le plus petit geste, son calvaire durerait deux fois plus longtemps. Ça y est. La douleur la frappa de quatre petits coups incisés. *Ne bouge pas ! C'est presque fini !*

Et dès que je l'aperçois  
Alors je sens en moi  
Mon cœur qui bat...

Le silence se fit. Puis, plus rien... D'un geste rapide, Édith repoussa les draps et, la chemise de nuit trempée, elle se glissa hors du lit. Une fois dans la salle de bains, elle appuya sur le bouton électrique et une lumière aveuglante jaillit du meuble-lavabo. Du bout de l'index, elle actionna le gradateur pour amener l'éclairage à une intensité que ses tempes battantes pouvaient supporter. Elle s'aspergea ensuite le visage d'eau froide. Lorsqu'elle releva la tête, elle eut un choc. Une femme épuisée l'observait dans la glace. Du bout des lèvres, Édith pria pour conjurer ce sinistre spectacle, mais l'ombre ne la quittait pas des yeux. Elle aurait souhaité être quelqu'un d'autre fût-ce une heure, une journée, pour ne plus voir sa peau mouillée, ses cheveux en brousaille, ses paupières boursoufflées et ses traits tirés, mais c'était impossible.

Elle retira sa chemise de nuit et la mit dans le panier à linge. En entrant dans la cabine de douche, elle ouvrit

le robinet d'une main et de l'autre elle saisit la savonnette. Puissant et chaud, le jet d'eau l'apaisa. *Ça va aller, Édith*, se dit-elle en tentant de rassembler ses forces. *Ce n'est pas le moment de baisser les bras !* Déjà dans sa tête des images de la journée à venir défilaient à une vitesse folle, les réunions, les dossiers, les courriels, les conversations téléphoniques, les rendez-vous, et puis les courses pour la maison, la révision de la voiture qu'elle ne cessait de remettre à plus tard... Elle dut s'appuyer contre la vitre de la cabine pour ne pas s'effondrer tellement ses responsabilités et ses innombrables engagements lui pesaient.

À travers la vapeur, elle distinguait ses cuisses finement musclées. Elle les avait héritées de sa mère. Elle examina son corps, ses côtes saillantes, son abdomen distendu, comme si elle était enceinte à perpétuité. L'oxygène semblait avoir été aspiré de son être, et sa peau blafarde aux veines bleutées lui donnait l'impression d'habiter une forme inerte. Combien de temps encore pourrait-elle continuer de vivre à ce rythme ? Elle aurait donné cher pour revenir en arrière et changer de trajectoire.

Les mains crispées sur la savonnette, elle frottait sa peau frénétiquement jusqu'à la voir rougir. Plus de trace de cette pâleur anémique. Elle s'était volatilisée. Elle aurait aimé faire de même avec la honte qui circulait dans son sang.

Des larmes lui vinrent aux yeux. Elle les bloqua.

« Non ! Non ! Non ! » se dit-elle à voix haute, se donnant l'ordre de reprendre ses esprits sur-le-champ. *Ressaisis-toi ! Ce n'est pas le moment de perdre le contrôle !*

*Demain ou après-demain, peut-être, mais pas aujourd'hui !  
Ton agenda est rempli et tu n'as pas le droit de craquer !*

Dès lors, Édith passa en pilote automatique. Elle releva la tête, ferma le robinet, sortit de la douche et s'épongea à l'aide d'une grande serviette. Elle saisit le séchoir d'un tiroir du meuble-lavabo, le mit sous tension. Quinze minutes plus tard, ses dents étaient brossées et ses cheveux étaient coiffés. Ensuite, elle se maquilla. Penchée vers la glace grossissante, un bâton de fond de teint à la main, elle en étala une couche sur le front, le nez, les joues et le menton. À l'aide d'un crayon effaceur, elle camoufla les cercles violacés et les poches sous ses yeux. Elle apposa du mascara sur les cils, donna un coup de brosse aux sourcils, appliqua un peu de fard rosé sur les joues, une touche de rose sur les lèvres, et, pour terminer, deux gouttes de parfum derrière chaque oreille. Elle recula d'un pas. Droite comme un I, elle inspecta d'un œil sévère les résultats dans la glace. Avait-elle réussi à camoufler les dégâts de la veille ? De la semaine précédente ? Du mois passé ?

Non. Rien n'avait changé. La honte était toujours là. Tapie au fond de ses yeux. Aucun maquillage ne pouvait la faire disparaître.

Édith éteignit et sortit de la salle de bains. Le jour s'apprêtait à se lever sur le Vieux-Montréal. Bientôt la vie citadine reprendrait ses droits dans une symphonie où retentiraient les vrombissements des voitures, les voix des passants et les bruits de toutes sortes. Si quelqu'un connaissait bien ce quartier, c'était Édith Lebeau Davis. Elle y habitait depuis sa naissance et elle savait, selon les saisons, à quelle heure se faisaient entendre les camions des éboueurs et ceux des fournisseurs, les klaxons des automobilistes impatients, les cornes des navires, les sirènes des chantiers, les cris des festivaliers et des touristes qui faisaient la fête toute la nuit. Depuis des années, cette cacophonie urbaine était le bruit de fond de son existence.

Autrefois, son immeuble avait servi d'entrepôt à des manufacturiers. À la fin des années 1960, un promoteur immobilier, après l'avoir acquis pour une bouchée de pain, l'avait entièrement rénové et y avait aménagé des logements. Sa mère, Madeleine Lebeau, qui était célibataire à cette époque, s'était installée au dernier étage.

L'espace, qui comportait six pièces et des baies vitrées, offrait une vue panoramique sur le Saint-Laurent. Après leur mariage, ses parents l'avaient habité. En 1995, l'immeuble avait été converti en luxueuses copropriétés. Édith avait alors perdu son père, et sa mère était tombée malade, mais la jeune femme, qui n'avait que vingt ans, avait tout de même décidé de garder cet appartement.

Avant les travaux de rénovation, elle avait exigé que l'entrepreneur conserve les parquets d'origine, les murs de briques et les grandes fenêtres à carreaux de son enfance, en souvenir de ses parents. Sinon, tout le reste avait été reconfiguré : le mur qui séparait autrefois le salon de la cuisine avait été abattu pour créer un espace ouvert, vaste et lumineux. La chambre de ses parents, devenue la sienne, fut doublée d'un dressing. La grande salle de bains fut modernisée, et une autre pièce, plus petite, autrefois le bureau de son père, s'était métamorphosée en chambre d'amis. Tout au fond du corridor, son ancienne chambre à elle était maintenant un boudoir.

Auparavant cet appartement douillet et sûr l'avait protégée de la tristesse, mais dernièrement elle s'y sentait seule, surtout depuis que sa grande amie d'enfance n'habitait plus au-dessous. Lorsque les parents de Marguerite avaient vendu leur appartement pour déménager à la campagne, cette dernière avait quitté le quartier à son tour. À présent, elle vivait en centre-ville et travaillait au consulat général du Japon en tant que chargée des relations publiques.

Édith soupira. Longtemps elle avait réussi à oublier le passé et à refouler le cafard, mais plus maintenant.

En son for intérieur, tout se mélangeait : l'envie d'être aimée et celle de disparaître de la surface de la terre ; le besoin de se confier et celui de se taire ; le désir de tout envoyer balader et celui de tout recommencer.

Par le passé, jamais elle n'avait eu peur de rêver grand. Elle avait souvent songé à donner sa démission, à quitter le bureau, à partir pour de bon. Loin. Très loin. Elle se serait établie au bout du monde, se serait mise à écrire, à publier des livres, à rencontrer des gens fascinants, inspirants. Mais depuis quelque temps elle cherchait continuellement des excuses pour maintenir le statu quo. Que s'était-il passé pour qu'elle devienne si « morte » à l'intérieur ? Édith s'interrogeait sur sa vie.

Quand vous sentez que votre existence tourne à vide, que plus rien ne semble la remplir, que les plaisirs n'ont plus aucun goût, que vos rêves ne vous émerveillent plus, que les promesses de succès ne vous motivent plus, comment faire pour continuer ? Quand vous savez qu'aujourd'hui ressemblera à hier et que demain sera une pâle copie d'aujourd'hui, où trouvez-vous la force d'avancer ? Quand la routine vous étouffe comme un corset de fer, qu'est-ce qui pourrait vous inspirer le courage de vous en libérer ? Elle s'était souvent posé ces questions, mais sans prendre le temps d'en chercher les réponses. Édith s'écarta de la fenêtre en soupirant de nouveau.

Elle alla dans sa chambre, alluma la lumière du dressing, enfila un chemisier de soie blanche, un tailleur de laine beige Armani, puis elle glissa un collier de perles grises autour de son cou. Ainsi vêtue, Édith était bien la fille de Madeleine Lebeau, mais ce chic n'était pas son style. Elle avait fini par adopter cet uniforme

pour s'en faire une sorte d'armure professionnelle, mais, si elle avait eu le choix, elle aurait porté un jean, un t-shirt et des chaussures à talons plats. C'était l'une des nombreuses concessions qu'elle avait faites pour vivre ce qu'on appelle une « vie de rêve ».

À présent, le miroir lui renvoyait l'image d'une femme grande et mince, au beau port de tête. Ses yeux, ombragés de longs cils, étaient d'un bleu sublime. Ses cheveux blonds et fins étaient remontés en un chignon torsadé d'où s'échappaient quelques mèches rebelles. De ses parents, elle avait hérité sa brillante intelligence. De son père, plus particulièrement, sa grande sensibilité, et de sa mère, sa beauté renversante – de celles qui monopolisent tous les regards.

Édith se souvenait encore de ces jours où, après ses exercices matinaux, sa mère, avec ses longues mains d'aristocrate, s'habillait et se coiffait. Elle se revoyait, enfant, à la porte de la chambre de ses parents, debout, contemplant sa mère.

— Édith, peux-tu me passer ma brosse à cheveux ?

— Oh ! Que tu es belle, maman !

— La beauté n'est rien sans l'intelligence. Si on te dit que tu es belle, c'est qu'on doute de ton intelligence ! N'oublie jamais cela, Édith : avec l'âge, la beauté passe. Alors, efforce-toi de réussir de brillantes études, ma fille.

Selon la légende familiale, Anna Korvath, sa grand-mère maternelle, était aussi d'une très grande beauté. Mais, très tôt, Édith fut programmée par Madeleine pour ne pas s'arrêter à son apparence. Ce qui comptait avant tout aux yeux de sa mère, c'étaient la réussite sociale, le succès, les diplômes et les honneurs. Sur ce

plan, Édith avait réussi. Sauf que, depuis, elle ne se faisait plus d'illusion. Si sa carrière se portait bien, c'était au détriment du reste. Elle se sentait déconnectée d'elle-même. Spirituellement, elle était dépourvue de vie intérieure. Alors qu'elle possédait déjà tout ce que la société matérialiste considérait comme essentiel pour mener une existence de luxe, elle cherchait le sens de sa vie.

En quittant sa chambre, elle jeta un coup d'œil à sa montre. Sept heures vingt. Son estomac gargouillait, lui criait sa faim. Jamais elle ne déjeunait à la maison, or ce matin-là, à la pensée de l'odeur du pain grillé et des œufs brouillés, l'appétit lui revint en force. Elle fonça vers le frigo.

Ah ! Quel désolant constat ! Il n'y avait qu'une petite laitue flétrie, un contenant de nouilles chinoises et une brique de jus d'orange qu'elle secoua – elle était presque vide ! Après en avoir bu la dernière gorgée, elle mit la brique au recyclage et se dirigea vers le vestibule.

Édith se promit alors de faire un saut au supermarché après le boulot et de rentrer tôt pour se cuisiner un bon plat chaud et nourrissant. Mentalement, elle prit note de se remettre au jogging. D'assister à ses cours de yoga plus régulièrement. De reprendre contact avec son entraîneur particulier pour réactiver sa motivation du Nouvel An. Elle se promit aussi de téléphoner à Marguerite pour prendre de ses nouvelles. Elle l'avait négligée, dernièrement. Ensuite, elle fit le serment de rappeler son parrain, Léopold, qui était aussi son médecin traitant. Déjà, cette semaine, il lui avait laissé trois messages...

Tous les jours, Édith Lebeau Davis se promettait un tas de choses, sans y croire. Plus elle se faisait de promesses, moins elle les tenait. Pour se rassurer, elle se racontait des histoires, élaborait des scénarios, allait même jusqu'à se dire qu'elle se réveillerait un bon matin au cœur d'une autre vie que la sienne. C'était ainsi qu'elle trouvait le courage de continuer, malgré l'usure du temps.

Sur ce, elle enfila ses bottes et son manteau, attrapa ses lunettes fumées. Il ne lui manquait que ses clés. Elle les chercha au fond de son sac à main. Rien. Elle rouvrit la porte du placard pour fouiller les poches d'un autre manteau. Toujours pas de clés. *Merde ! Je vais être en retard !* Au pas de course, elle fit le tour de la salle à manger, de la cuisine, du salon et de la salle de bains. Rien ! De retour dans la chambre à coucher, d'un regard inquiet elle balaya la pièce. Le temps filait. Toujours pas de clés. Puis, comme par magie, celles-ci réapparurent dans le vestibule. Suspendues bien sagement au petit crochet disposé à cet effet... Furieuse, elle jura de nouveau, mais en anglais cette fois !

À vrai dire, ce n'était pas le fait d'égarer ses clés qui la mettait dans cet état. Cela lui arrivait souvent. Non, ce qui la troublait, ce matin-là, c'était de ne pas se rappeler ce qui s'était passé la veille. Ni l'avant-veille. Quelque chose s'éloignait d'elle, comme une lointaine résonnance qui se dissolvait. Plus tard dans la journée, elle fouillerait sa mémoire pour trouver d'autres signes, sans succès.

Au sortir de l'immeuble, la morsure du froid l'obligea à s'emmitoufler dans son grand manteau de cachemire. Les rafales avaient découragé les joggeurs, même les plus courageux. Édith pensa un instant à prendre sa voiture. Mais cela l'obligerait à marcher de longues minutes dans la grisaille du sous-sol bétonné. Une fois dans ce vaste parking intérieur, elle devrait manœuvrer pour extraire son véhicule de son box, puis gravir la rampe, discuter quelques minutes avec le préposé qu'elle connaissait depuis des années. Tout cela avant même de quitter l'immeuble.

À présent, elle entendait crisser des pneus et tousser des moteurs. De l'autre côté de la rue, un taxi s'approchait. Elle n'osa pas s'avancer trop loin sur le trottoir, car il était recouvert de plaques de glace. Édith leva une main gantée pour héler le taxi, mais au même moment un nuage de fumée sortit d'un pot d'échappement, la forçant à reculer. Elle dut attendre que ces émanations se dissipent pour qu'une autre voiture la remarque et s'arrête à sa hauteur. Le chauffeur allongea le bras pour lui ouvrir la portière arrière. Une fois à

bord, elle lui indiqua sa destination, mais avant que la voiture ait pu repartir, un automobiliste qui s'installait derrière eux les klaxonna, puis les dépassa en leur faisant un doigt d'honneur.

— Oh, madame, les gens ne nous laissent même plus le temps de refermer les portières, dit le vieil homme qui était au volant. Ils sont si stressés ! Ils vivent à une vitesse folle. Ils s'agitent sans cesse, du matin au soir. Et si vous leur demandez vers quoi et pourquoi ils courent depuis si longtemps, ils ne peuvent pas vous répondre. Cette cadence effrénée piétine la beauté du monde !

Édith avait l'impression d'entendre parler son père. Alors que les traits de son visage s'effaçaient de sa mémoire, le ton bienveillant de sa voix résonnait encore en elle : « La beauté sauvera le monde. » Cette célèbre phrase de Dostoïevski était l'une de ses préférées. Par ces mots, son père lui enseignait que la beauté authentique d'un regard, d'un cœur ouvert, d'un esprit bienveillant a la faculté de restaurer l'harmonie dans le monde. Et quand elle lui demandait ce que cela signifiait, il la prenait dans ses bras et disait : « La véritable beauté, celle qui ouvre le cœur, c'est l'amour. » Et quand il se rendait compte qu'elle ne comprenait pas tout à fait, il souriait en ajoutant : « Ah ! dans l'amour il se passe bien des choses invisibles ! C'est pour cela que tu dois t'exercer à voir avec les yeux de ton cœur, ma petite Édith. »

Le chauffeur freina pour laisser passer un camion de livraison. Édith souleva la manche de son manteau pour consulter sa montre. Elle risquait d'être en retard. Elle ferma les yeux en soupirant de découragement. Madeleine détestait les retardataires. La ponctualité,

affirmait sa mère, est la qualité première des gagnants. Partout, en tout temps, il fallait être à l'heure. Cette loi ne souffrait aucune exception. Elle se revoyait, adolescente, faire le tour de l'appartement. Distracte, comme son père, elle égarait souvent ses chaussures, son sac d'école, ou elle oubliait sa collation dans le frigo. Au risque d'arriver en retard en classe, le matin elle tournait en rond ou elle courait de pièce en pièce pour récupérer tel ou tel effet personnel. Sa mère, qui avait les « lambineux » en sainte horreur, en était piquée au vif. Puis, un bon matin, Madeleine avait réglé le problème : sans aviser personne, elle avait avancé de quinze minutes toutes les horloges et tous les réveils du logis. Ainsi, plus personne ne serait jamais en retard !

Le taxi déposa Édith devant un immeuble prestigieux de la rue Notre-Dame, un joyau du patrimoine architectural. Le charme de cet immeuble tenait au parfait équilibre entre la modernité de sa façade de verre et le cachet vieillot des larges pierres de sa structure. Peu après, les talons d'Édith résonnèrent dans le vaste hall. Tenant à la main un café et un croissant achetés au rez-de-chaussée, elle salua chaleureusement Barthélemy Laberge. Édith connaissait cet agent de sécurité depuis l'adolescence, alors qu'elle venait rejoindre son père qui travaillait pour le cabinet Giroux & Associés. Contrairement à certains employés de la sécurité qui ressemblaient à des statues de pierre, Bart, comme on l'appelait, faisait partie de ces rares êtres humains qui, tout en demeurant dans l'ombre, illuminent la vie des autres.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur la réception de Giroux & Associés, au dixième étage, où officiait

Jeanne Bérubé, une petite femme d'une soixantaine d'années, ronde de partout.

— Bonjour, mademoiselle Davis. Il fait froid, non ? Mais ne vous en faites pas, selon le bulletin de météo, on aura droit à des températures plus clémentes vers la fin de la semaine.

— Merci, Jeanne. Des messages ? demanda Édith derrière ses lunettes fumées.

— Le docteur Baptiste a téléphoné et veut que vous le rappeliez.

— Autre chose ?

— Non, c'est tout, mademoiselle Davis.

En d'autres circonstances, Édith aurait bavardé un peu avec Mme Bérubé. Elle prenait souvent des nouvelles de son mari, Robert, et de son diabète qui le contraignait à mesurer sa glycémie plusieurs fois par jour. Elle s'informait de ses filles, Sophie et Annabelle, et de ses petits-enfants, puis de ses projets de vacances. Édith aimait cette femme, elle la trouvait attachante. En plus, Jeanne avait autrefois été l'adjointe du père d'Édith. Après le décès de Charles Davis, elle avait travaillé pour Thomas Leclerc, un vieil associé du cabinet, mais, ne pouvant se faire à la personnalité de ce dernier, elle avait failli démissionner. À cette époque, le fondateur du cabinet, Marc Giroux, savait que ni Jeanne ni son mari n'avaient les ressources financières nécessaires pour assumer une retraite si précoce. On lui avait donc proposé le poste de réceptionniste. Mais, tout compte fait, ça n'avait pas été une bonne idée, ni pour Jeanne ni pour le cabinet. Après quelque temps, on constata en effet que Jeanne ne possédait pas les compétences requises pour ce poste. Par exemple, quand deux appels

téléphoniques retentissaient en même temps, elle se figeait sur sa chaise, comme une bête traquée, ne sachant pas à qui répondre en premier. Et quand Jeanne Bérubé était énervée, son cerveau commandait des décharges d'adrénaline dans son organisme, déclenchant ainsi des réactions en chaîne : sa pression artérielle augmentait ; son cou se couvrait de plaques d'eczéma ; ses acouphènes s'aggravaient ; ses mains devenaient toutes moites. Et, comme si cela n'était pas suffisant, un tic nerveux l'affligeait : elle lissait frénétiquement ses cheveux courts et gris derrière ses oreilles. On lui avait payé un coach de vie, des séances de sophrologie et d'hypnose pour l'aider à composer avec son angoisse, mais sans grand succès. C'était une hypocondriaque finie. Au moindre bobo, que ce soit le sien ou celui de quelqu'un d'autre, elle se mettait dans tous ses états. Un jour, croyant avoir trouvé le remède à ses malheurs, elle s'était abonnée à un site Web qui recensait les symptômes de toutes les pathologies imaginables, les causes, les médicaments et leurs contre-indications, les précautions à prendre, etc. Vérifiant ses symptômes au quotidien, elle arrivait à se rassurer pendant une heure ou deux. Elle pouvait alors se remettre à compter, à même un calendrier, les jours, les semaines et les mois qui la séparaient de sa retraite.

Ainsi ce ne fut pas par manque d'envie ou d'intérêt qu'Édith ne discuta pas plus longtemps avec Jeanne ce matin-là, mais parce qu'elle ne le pouvait pas. Ses mains tremblaient trop. Pour ne pas que la réceptionniste s'en aperçoive, elle tourna les talons et fila au bout du corridor.



Édith déposa son café et son croissant sur son bureau. Elle rangea ensuite son manteau, ses lunettes et son sac, ôta ses bottes pour enfiler ses escarpins Prada. Puis elle s'assit, alluma l'ordinateur. Quatre ans, déjà, qu'elle occupait ce poste de direction. Autrefois, ce bureau était celui du président fondateur du cabinet. Après le départ de Marc Giroux, Thomas Leclerc, un associé de longue date, avait souhaité s'installer dans ce bureau, mais Marc Giroux en avait décidé autrement. Selon l'architecte Bernadette Baptiste, qui en avait supervisé les rénovations, c'était l'un des espaces de travail les plus convoités du Vieux-Montréal en raison de sa vue sur le majestueux fleuve Saint-Laurent. Le mobilier d'ébène, la table de verre qui lui servait de bureau, le tapis moelleux de laine gris pâle, les murs de briques peints en blanc – Édith avait choisi chaque élément de cet élégant décor. Mais, au commencement, elle s'y était sentie mal à l'aise. Bernadette l'avait alors prise à part et, sur le ton de la certitude, l'avait convaincue : « Il est exceptionnel pour une femme d'occuper un tel poste et encore plus pour une femme

de ton âge ! Tu dois accepter le décorum qui accompagne cette charge, Édith, afin d'inciter d'autres jeunes filles à gravir les échelons. »

Si quelqu'un lui avait dit, autrefois, qu'elle dirigerait un jour un cabinet de relations internationales, Édith aurait pouffé de rire, car elle n'avait eu d'autre rêve que celui de devenir journaliste. Mais lorsqu'un drame familial avait bouleversé sa vie et ses plans, et que Marc Giroux lui avait proposé un poste de stagiaire, elle avait accepté. Le matin du 19 juin 2000, Édith fit donc ses premiers pas dans ce cabinet où son père avait travaillé des années durant. Ce lundi-là, elle fut accueillie par celui qui la prendrait sous son aile et deviendrait son mentor, Marc Giroux. Déjà, Édith montrait un talent remarquable pour les communications. En six mois, entre le classement des dossiers, l'impression de documents, la mise à jour des listes de clients, la jeune recrue avait réussi à se distinguer.

Il ne lui faudrait attendre que dix mois supplémentaires pour être promue au poste d'adjointe de Guy St-Arnaud, un associé du cabinet. Ce nouveau patron était un homme brillant, charismatique et fort exigeant. Avec une clarté exceptionnelle, il lui enseigna les rudiments du métier, et grâce à lui Édith commença à s'imposer dans le milieu. Son agenda était très chargé. Elle travaillait chaque jour de plus en plus tard, et même certains week-ends, en plus d'assister à des réunions, des colloques, des rendez-vous d'affaires, des dîners avec des clients potentiels. Sans oublier ses cours de yoga, ses séances de fitness avec un entraîneur privé, ses visites à sa mère deux fois par semaine. En raison de son aptitude à assumer avec brio des responsabilités

de plus en plus grandes, elle fut élevée au rang d'associée. À vingt-cinq ans, c'était chose rare. En fait, dans l'histoire du cabinet, la seule personne qui y était parvenue plus rapidement qu'Édith, c'était Thomas Leclerc.

À l'époque, celui qui se faisait appeler « monsieur Tom » portait la coupe militaire. Ses cheveux poivre et sel et ses épaisses lunettes le faisaient paraître dix ans plus vieux que son âge réel. En raison de son cou trapu, de ses jambes courtes et de son énorme ventre, il devait faire tailler ses vêtements sur mesure. Pour se donner de l'assurance, il portait ses complets avec une chemise blanche bien coupée, des boutons de manchette, une cravate de soie pastel et des chaussures italiennes confectionnées à la main. D'un tempérament sanguin, il transpirait abondamment, et pour contrer les odeurs il s'aspergeait généreusement d'une eau de toilette sucrée qui tenait tout le monde à distance.

Mis à part un gros chat roux qui partageait sa vie, nommé lui aussi Monsieur Tom, dont la photo ornait son bureau, on ne lui connaissait aucune fréquentation. Son existence se résumait à son travail chez Giroux & Associés. Grippe-sou, il estimait qu'un billet de cinéma coûtait trop cher et que le sport était ennuyeux, aussi passait-il son temps libre devant son gigantesque téléviseur à regarder en rafale des séries policières. Ce passe-temps lui avait inculqué une fascination morbide pour les détails et la manie de tout noter, comme le font les détectives privés. On ne le voyait jamais sans son calepin et son stylo-plume. À cela s'ajoutait sa terrible habitude de dresser des listes – choses à dire, à faire, à acheter, à vérifier et à contrevérifier. Pendant les réunions, il griffonnait continuellement. Quand il

prenait la parole, il marquait sans cesse des pauses et se penchait sur son calepin pour biffer des choses. Et parce qu'il semblait aimer le son de sa propre voix, Thomas Leclerc pouvait parler des heures entières.

Souvent, comme si son narcissisme l'incitait à chercher son image dans les yeux des autres, il fixait intensément du regard ses interlocuteurs. La plupart de ses collègues en ressentait de l'embarras, mais jamais autant que quand il serrait les dents et poussait des grognements de mécontentement. Dans le milieu, tout le monde savait qu'il convoitait le poste de P.-D.G. chez Giroux & Associés. À ses yeux, ce titre serait le couronnement de sa carrière. C'est pourquoi la perspective atroce de voir cette charge lui échapper, malgré vingt ans de loyaux services, lui causait des maux d'estomac. Mais ce qui se passerait par la suite lui donnerait des sueurs froides.

À la fin de l'année 2007, Guy St-Arnaud décida de confier un dossier important à Édith, soit la mise en marché à l'étranger d'une marque québécoise de sous-vêtements féminins. Édith développa alors pour son client un réseau commercial aux États-Unis et en Europe, et ce, jusque dans les grands aéroports internationaux. Puis, pour séduire une clientèle plus fortunée, elle incita son client à produire une collection haut de gamme qu'on vendrait sur les plus luxueux paquebots du monde. Le succès fut tel que le chiffre d'affaires tripla en une année seulement.

En quelques mois, Édith avait noirci son agenda des noms des entreprises les plus prestigieuses du pays. Dans le milieu, sa réputation n'était plus à faire et ses responsabilités grandirent. Son succès professionnel

*Le feu sous les cendres*

était tel que Marc Giroux se mit à pressentir en elle sa remplaçante. En fait, il aurait voulu jeter son dévolu sur Guy St-Arnaud, mais ce dernier, ne voulant pas assumer de plus grandes responsabilités, lui suggéra deux candidats : Édith Lebeau Davis et Thomas Leclerc.



Édith était fière d'avoir été choisie parmi les membres du cabinet pour le poste suprême. Fière aussi d'être en lice avec Thomas Leclerc, homme avisé et expérimenté. Il était responsable de dossiers importants et Marc Giroux était plein de respect pour lui. En revanche, chaque fois qu'elle était en sa compagnie, elle avait du mal à respirer. Lors des réunions hebdomadaires, quand Édith devait parler de ses dossiers, Thomas affichait son scepticisme. Il croisait les bras, soupirait bruyamment, grognait, se renversait sur sa chaise et roulait des yeux exaspérés. D'abord, Édith crut qu'elle s'imaginait des choses, que Thomas avait mieux à faire que de s'inquiéter qu'elle prenne sa place, jusqu'au jour où, pour la défier, il lui signifia clairement ses intentions.

C'était un matin où Édith entra dans l'ascenseur. Au moment où les portes étaient sur le point de se refermer, une main les bloqua – Thomas. D'un pas lourd, il pénétra dans la cabine et se mit derrière Édith, si près qu'elle pouvait sentir son souffle court sur sa nuque. Elle appuya sur le bouton du dixième étage.

— Édith ? Quelle coïncidence ! On dirait qu'en plus nous allons au même endroit ! dit-il d'un ton sarcastique.

— Oui, on dirait, répondit Édith d'un ton neutre.

Peu après, lorsque les portes rouvrirent, d'une voix basse il ajouta :

— Je te préviens que je ne te ferai pas de cadeaux, ma belle...

Édith, comme sa mère, avait un flair incroyable et savait détecter les signaux d'alarme du machisme. Dans le milieu, Thomas Leclerc était reconnu pour être un homme narcissique et misogyne. S'il y avait une chose au monde qu'il ne pouvait supporter, c'était de se sentir impuissant devant une femme – dans tous les sens du terme. Et il supportait encore moins d'être relégué au second plan. De fait, Thomas n'hésitait jamais à remettre en question les compétences d'Édith et il s'ingéniait à lui mettre des bâtons dans les roues. Par exemple, quand elle avait un rendez-vous avec un client à l'extérieur, il en profitait pour convier les membres de l'équipe à une réunion où il était question des dossiers importants. Par la suite, il « oubliait » de transmettre à Édith les procès-verbaux. Au fil du temps, d'autres incidents semblables la convainquirent qu'elle devait se méfier de lui. Elle aurait pu en parler à Guy St-Arnaud, mais elle décida de ne pas l'importuner et de se concentrer sur ses tâches.

\* \* \*

Le jour de la retraite de Marc Giroux approchait à grands pas lorsque Jeanne Bérubé vint frapper à sa porte.

— Monsieur Giroux, auriez-vous un moment ? dit-elle en se grattant la nuque.

— Entrez, Jeanne, je vous en prie.

— J'ai pensé vous informer d'une situation qui me hante...

— Je vous écoute.

— C'est au sujet de monsieur Leclerc, avoua-t-elle d'une voix qui trahissait son anxiété.

— Thomas ?

— Je l'ai entendu dire à son assistant qu'il a un plan pour que le poste de direction ne revienne pas à mademoiselle Davis. Il a aussi dit que ceux qui le sous-estiment le regretteront un jour.

— Je vois... Et de quel plan s'agit-il ?

— Il n'a rien ajouté d'autre, mais Marie et moi avons remarqué que monsieur Leclerc n'informe jamais mademoiselle Davis des réunions qui ont lieu en son absence.

— Êtes-vous certaine de ce que vous avancez, Jeanne ?

— J'ai peut-être bien des maladies, mais je ne suis ni sourde ni aveugle.

— Je vous crois, Jeanne. Je vous remercie. Surtout, n'en parlez à personne.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, monsieur Giroux.

— Jeanne ?

— Oui, monsieur ?

— Vous allez me manquer...

— Vous aussi, monsieur, et vous n'avez pas idée à quel point, répondit Jeanne en étouffant un sanglot.

Après le départ de Jeanne, Marc Giroux contempla longuement le fleuve par la grande baie vitrée de son

bureau. Il était fort déçu de ce qu'il venait d'apprendre, car en sa présence Thomas affichait une aisance décontractée à la perspective de son éventuelle nomination au poste de président. Il ne lui connaissait pas cet arrivisme malsain. Cette volonté de se dissimuler derrière une façade était à l'opposé de ses valeurs personnelles et de la philosophie de son entreprise. Certes, Marc Giroux appréciait les hommes ambitieux, à la condition qu'ils avançaient à visière levée. Lorsqu'il quitta le bureau ce soir-là, sa décision était prise.

C'est ainsi que le 13 mai 2008, à l'âge incroyablement tendre de trente-deux ans, Édith Lebeau Davis obtint le prestigieux titre de présidente-directrice générale de Giroux & Associés, l'un des plus illustres cabinets de relations internationales en Amérique du Nord.

\* \* \*

La nomination d'Édith lui était rentrée dans la peau. Sa pression sanguine avait grimpé au plafond et sa chemise s'était mouillée de sueur. Il avait fallu cinq jours à Thomas Leclerc pour retrouver son sang-froid. Cinq longues journées pendant lesquelles il fit les cent pas dans son bureau, s'asseyant, se relevant, ruminant sa vengeance. Pas question pour lui d'abandonner. Il attendit que Marc Giroux ait quitté l'entreprise pour avoir le champ libre et mettre son plan à exécution.

Il avait longtemps étudié les méthodes des détectives à la télé et dans les romans policiers. Il savait donc qu'il devait rester parfaitement lisse et impassible en